

combattant. Pour lui, la fonction testimoniale de ces textes primait sur toutes les autres et c'est à cette seule aune qu'il jugeait avec une grande sévérité les livres de guerre, faisant peu de cas des intentions propres aux auteurs. Un certain nombre d'entre eux, notamment Roland Dorgelès, répliqua vertement, en mettant en avant la dimension littéraire de leur œuvre, considérée par eux comme aussi fondamentale que le témoignage. ■

Nicolas Beaupré

Université Blaise Pascal –
CHEC Clermont-Ferrand, IUF

◆ Nicolas Beaupré, *Écrits de la guerre 1914-1918*, Paris, CNRS éditions, « Biblis », 2013 [2006].

◆ Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre : expérience combattante et activité poétique*, Paris, Garnier, 2010.

◆ Pierre Schoentjes, *Fictions de la Grande Guerre*, Paris, Garnier, 2009.

L'ÉCRITURE DU DÉSASTRE

Si la notion de désastre évoque la littérature apocalyptique comme genre et la tradition des Lamentations (Jérémie), en revanche, celles-ci n'entrent pas pleinement dans l'Écriture du désastre dont la notion, en tant que telle, revient à Maurice Blanchot. Ce dernier l'a plus spécialement développée dans son recueil éponyme, composé de fragments, *L'Écriture du désastre* (1980) paraissant sept ans après *Le Pas au-delà* avec lequel il forme une sorte de diptyque. Cette catégorie, émergeant donc à ce moment dans le champ intellectuel, vient intégrer les textes testimoniaux sur les camps de concentration et le génocide.

Le désastre ne se réduit pas à envisager l'événement comme cataclysme de l'Histoire, mais à faire de l'écriture elle-même un lieu où le désastre se manifeste comme tel. Plus qu'une écriture de survivant, le désastre est le lieu d'énonciation du revenant. Langue fantomatique qui a incorporé la voix des disparus. Le désastre est l'écriture où s'enfouissent comme dans une crypte les cendres de ceux qui restent sans sépulture. Littérature testimoniale et testamentaire, testamentaire parce que testimoniale.

Le désastre est un mouvement de pensée particulièrement complexe, car comme souvent chez Blanchot, les concepts se déploient en paradoxes, voire en apories. Le désastre est d'abord un défi à notre représentation du temps dans la mesure où il est à la fois ce qui a déjà eu lieu et, en même temps, ce qui est le plus proche. Ainsi, il n'y a ni espace, ni temps précis qui puissent accueillir le désastre. Mais le présent est le temps de la *revenance* du désastre, ce moment où le temps lui-même peut faire retour, mais comme pulvérisé par le désastre. Ainsi, l'apocalypse « a toujours déjà » eu lieu bien que toujours à venir.

L'écriture du désastre met en scène une véritable poétique, qui privilégie le fragment, comme l'annonçait déjà Primo Levi dans ses quelques mots d'introduction à *Si c'est un homme*. Le fragment mime le bris, le débris, l'éclat, il échappe à toute volonté chronologique, à tout rassemblement, il dit l'incommensurable de la perte et son ressassement. Il déconstruit la possibilité même de toute narration. À cet égard, l'œuvre de Charlotte Delbo est particulièrement significative, elle exprime à travers son écriture

poético-fragmentaire le bouleversement de la langue, traversée par l'horreur, confrontée au mutisme ou à son contraire, comme un balbutiement infini. Donner à toute disparition, à toute cendre, une voix tout à la fois anonyme et singulière, telle pourrait donc être la tâche de l'écriture du désastre.

Ajoutons que philosophiquement, le désastre blanchotien s'inscrit dans la proximité du concept de passivité tel que Levinas a pu l'exposer dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, et ce, dans la mesure où le désastre est ce qui échappe à toute forme d'expérience. Le désastre est pur *subissement*, selon le néologisme forgé par Blanchot. ■

Éric Hoppenot

ESPE Paris IV La Sorbonne

◆ Paul Celan, *Choix de poèmes*, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Gallimard, « Poésies », 2014.

◆ Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit, 1970.

◆ Rachel Ertel, *Dans la langue de personne ? Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Le Seuil, « Librairie du XX^e siècle », 1993.

◆ Sarah Kofman, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, 1987.

THE GREY ZONE

Un même mot peut prendre un sens différent selon la langue dans laquelle il est convoqué ou il circule, c'est pourquoi certains termes du dictionnaire seront abordés de façon multilinguistique, voire multiculturelle. C'est le cas, ici, de la zone grise.

The 'grey zone' is a term coined by the Italian Holocaust survivor Primo Levi in his essay collection *The Drowned and the Saved* (1989; originally published in Italian in 1986), the

last book he completed before his death. In 'The Grey Zone', the second chapter and the longest essay in the book, Levi acknowledges the human need to divide the social field into 'us' and 'them', two clearly distinct and identifiable groups, but points out that such binary thinking is inadequate in the face of the complexity of life in the camps. '[T]he network of human relationships inside the Lagers was not simple', he writes: 'it could not be reduced to the two blocs of victims and persecutors' (23). A key facet of Nazi practice, after all, was to attempt to turn victims into accomplices. Setting out to explore 'the space which separates (and not only in Nazi Lagers) the victims from the persecutors' (25), insight into which he considers to be of fundamental importance, Levi emphasizes that he by no means intends to obliterate the distinction between these two categories: 'to confuse [the murderers] with their victims is a moral disease or an aesthetic affectation or a sinister sign of complicity; above all, it is a precious service rendered (intentionally or not) to the negators of truth' (33).

The grey zone is inhabited mostly by victims who compromise and collaborate with their oppressors to varying degrees and with varying degrees of freedom of choice in exchange for preferential treatment. Levi insists that one should refrain from passing easy judgment on these morally ambiguous privileged prisoners, who found themselves flung into an infernal environment and who, moreover, did not constitute a monolithic group but came in many different shades of grey, with different levels of culpability. The examples

he considers include low-ranking functionaries carrying out routine duties such as bed smoothing and lice checking, the Kapos of the work squads, the barracks chiefs, the clerks, and those prisoners who performed diverse duties in the camps' administrative offices, the Political Section, the Labour Service, and the punishment cells. He devotes particular attention to the *Sonderkommandos* or 'special squads', the groups of prisoners entrusted with the running of the crematoria, whom one would hesitate to call privileged. According to Levi, no one is authorized to judge these individuals, who represent '[a]n extreme case of collaboration' (34). Judgment must also be suspended, he argues, in the perplexing case of Chaim Rumkowski, the controversial head of the Jewish council in the Lodz ghetto, another exemplary occupant of the grey zone whose story Levi discusses at some length. While Levi primarily focuses on privileged Jewish prisoners in the camps and ghettos, his conceptualization of the grey zone stretches to include collaboration-

ist regimes such as those of Vichy France and Quisling in Norway and even a sadistic SS man who briefly contemplated sparing a young girl taken alive from the gas chamber. It is a reflection, ultimately, on the ambiguity of human nature in general, and has been appropriated in many different contexts, fields, and disciplines, ranging from Holocaust studies to philosophy, theology, law, feminism, and popular culture. ■

Stef Craps

Ghent University

◆ Levi, Primo, 'The Grey Zone', in *Id., The Drowned and the Saved*, translated from the Italian by Raymond Rosenthal, London: Abacus, 1986/1989, 22-51.

LES JUSTES

Depuis maintenant plus de dix ans, les « Justes de France » sont régulièrement honorés au plus haut niveau de l'État. Aujourd'hui vernaculaire, le terme de « Juste » n'a pourtant fait son entrée que récemment dans le vocabulaire national.



– Mur des Justes (inauguré le 14 juin 2006).
Mémorial de la Shoah. Paris (2014).